

le magazine de

LA PRESSE

MONTREAL LE SAMEDI 13 JANVIER 1988

Une visite
chez le Pere Bradet
l'aumônier des Canadiens à Paris
en page 8

LE BEL ART DU MIME



DANS NOS PAGES CETTE SEMAINE

VOULEZ-VOUS DEVENIR MIME? 4

L'art du mime semble avoir très peu d'adeptes. Et pourtant n'est-il pas la première forme d'expression? "Les hommes ont d'abord communiqué entre eux par le geste avant la parole", a coutume de dire Claude



Saint-Denis, lorsqu'il veut situer l'origine du mime. Claude Saint-Denis vient justement d'inaugurer une école de mime à Montréal. Noëlla Desjardins nous en parle.

LE PERE BRADET A PARIS 8

Le Père Bradet, dominicain, est aujourd'hui aumônier des Canadiens



à Paris. Il était auparavant, on le sait, curé de Notre-Dame-de-Grâce, puis directeur de la revue "Maintenant". Un jeune reporter qui est à Paris en stage d'études a fait l'entrevue que nous publions dans nos pages.

LA GASTRONOMIE PAR ROGER CHAMPOUX 10

UN AUTRE "CENTRE CULTUREL" LE PATRIOTE

Le Patriote, rue Sainte-Catherine, près de Maisonneuve, de biais avec



"le canal 10". C'est, depuis ses trois ans d'existence, la seule authentique boîte à chansons de la métropole. On veut en faire un authentique Centre culturel.

BETHLEEM AUJOURD'HUI

La Cité Sainte est sans doute idéalisée par les chrétiens du monde entier. Mais un regard de près révèle des aspects moins reluisants, moins charmants.

NOS PHOTOS
ANTOINE DESILETS: 4 à 7; 12 et 13
DENIS: 8 à 11
F. GIGON: 14 et 15

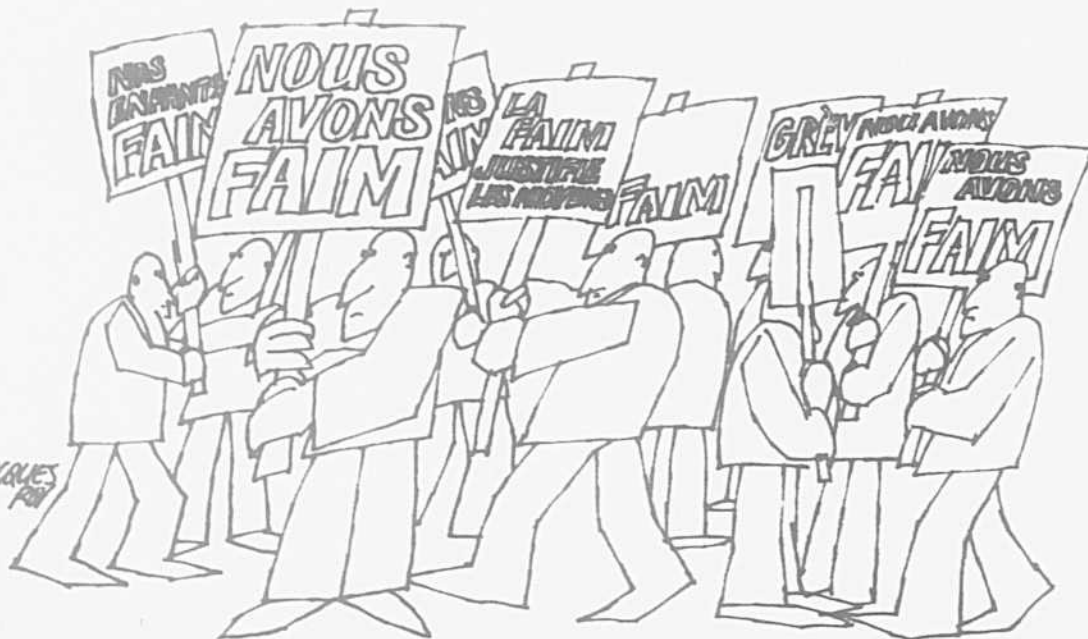
À PROPOS

Les Canadiens à Paris

Les Canadiens qui regardent un compatriote partir pour Paris en ont les yeux pleins d'envie. Pour eux, c'est presque le départ pour le paradis terrestre. On idéalise certes la ville de Paris. Il y a de bonnes raisons pour cela, mais on oublie de dire qu'une forte majorité des étrangers installés dans la ville-lumière vivent dans la solitude et le dénuement. On a beau dire que la bohème a ses petits côtés charmants, mais le contact avec les autres-bohémiens est beaucoup plus facile si l'on a le téléphone; et si l'on a suffisamment d'espace pour les sit-ins.

Cette semaine, nous publions un reportage sur le Père Bradet qui est devenu l'aumônier des Canadiens à Paris. Cet article est intéressant à plusieurs points de vue. Les paroissiens de Notre-Dame-de-Grâce à Montréal qui ont gardé un bon souvenir de leur ancien curé apprendront ce qu'il advient de leur ami. Les intellectuels qui se régalaient dans "Maintenant" aussi. Mais tous les lecteurs voudront savoir comment on peut s'adapter à la vie parisienne. Surtout depuis que nous sommes devenus des Français canadiens n'est-ce pas? Ils l'apprendront, car l'article dont nous parlons est aussi le témoignage d'un jeune étudiant canadien. Lévy Beaulieu est en effet un boursier qui étudie la sociologie à Paris. Les lecteurs se souviendront peut-être de certains articles que Lévy Beaulieu a publiés dans le magazine de LA PRESSE l'an passé. Cette fois, il parle vraiment en connaissance de cause, car il a dû affronter tous les petits inconvénients du dépaysement. Les Canadiens se rencontrent souvent à Paris; Lévy Beaulieu a rencontré le Père Bradet. C'est ce qui nous vaut les réflexions d'aujourd'hui. Les photos, elles, ont été prises par un jeune photographe du Québec, Denis Plain, qui a déjà, lui aussi, fait paraître quelques photo-reportages dans nos pages.

JEAN-PIERRE BONHOMME



Plus ça change, plus c'est la même chose... côté farine s'entend!

Il y a des traditions qui ne se perdent pas. Celle de bien manger par exemple. Vous rappelez-vous vos premiers repas de jeune mariée? Vous étiez tout feu tout flamme. Déjà, la cuisine, ça vous connaissait.

Vous n'avez pas changé. Votre mari est toujours comme un coq en pâte... une pâte faite avec le meilleur ingrédient, la farine

Five Roses. Depuis le début, vous lui êtes fidèle. A la farine, s'entend. Et ça aussi, c'est une tradition qui ne se perd pas.

La farine Five Roses est si fine, toute légère, naturellement douce. Elle est si facile à utiliser qu'elle vous promet d'avance le succès. Grâce à elle, vous pouvez

servir à votre famille les aliments bons et nourrissants qu'on aime manger.

Farine Five Roses, bonne cuisine: oui, plus ça change, plus c'est la même chose.



On nourrit bien
son monde
avec Five Roses.



Voulez



4 / LA PRESSE, 13 JANVIER 1968

Que c'est triste ! Je ne peux pas voir ça ...

Vous devenir mime ?

PAR NOELLA DESJARDINS

DEUX mimes s'étaient donné rendez-vous dans un café. Sans s'être jamais vus, et sans avoir convenu d'un signe pouvant les identifier, ils se reconnurent cependant sans hésiter, marchant l'un vers l'autre la main tendue. "Vous savez, ça existe une tête de mime. Ça se reconnaît à tous les muscles du visage."

Et sans plus attendre, nos deux compères se mirent à l'ouvrage. Le premier est notre mime canadien, le seul, l'unique, Claude Saint-Denis. Le second nous vient d'Israël, et il s'appelle Elie Oren. Ensemble, ils ont décidé de mettre sur pied une école de pantomime. Ils se complètent à merveille puisque Elie s'occupe de la technique et Claude de l'interprétation.

La première forme d'expression

L'art du mime semble avoir très peu d'adeptes. Et pourtant, n'est-il pas la première forme d'expression? "Les hommes ont d'abord communiqué entre eux par le geste avant la parole", a coutume de dire Claude Saint-Denis, lorsqu'il veut situer l'origine du mime.

Autour de nous, des filles et des garçons, en collant noir, font des exercices. Aux mouvements du bras, de la main, et du corps tout entier, ils sont en train de cueillir un fruit dans un arbre. L'illusion doit être à ce point parfaite que vous arrivez à donner une forme, une couleur, une dimension aux objets.

"Ceci me rappelle un incident qui s'est passé en Israël. Au cours d'un numéro je mimais le geste d'enlever et de remettre ma casquette. Un jour, un jeune garçon vint me voir après la représentation et me dit: "Où est votre casquette blanche et noire?" "Quelle casquette" me dis-je en moi-même. Ce garçon avait réellement vu, en imagination bien sûr, une casquette blanche et noire.

"La même chose arriva à Marcel Marceau, enchaîne Claude. Il mimait une chasse aux papillons. Un faux mouvement de sa part produisit une réaction instantanée chez un enfant. Celui-ci se mit à pleurer parce que Marceau avait, dans son imagination, marché sur le papillon qui s'était échappé du filet."

Voilà à quoi il faut arriver par la précision des gestes. "Pour ma part, j'ai la phobie de ne pas être compris du public. Si la chose se produit, je cherche aussitôt à découvrir ce qui ne va pas."

Entre nous, Claude a rarement besoin de reviser sa technique. Il s'exprime clairement, avec ou sans paroles.

Pourquoi étudier le mime ?

C'est nouveau ici une école de mime. Pourquoi s'intéresser à un art qui, de prime abord, n'offre pas de débouché actuellement. Erreur, si l'on raisonne de cette façon. Evidemment que si l'on envisage le récital solo, les possibilités sont restreintes.

Mais que fait-on de la présence en scène de toutes les catégories d'artistes? Comédiens, danseurs, chanteurs lyriques, chansonniers, etc? Autant de disciplines qui ont conduit à l'école de mime les élèves que nous avons rencontrés. J'ai cédé à la curiosité et leur ai posé la question: "Pourquoi avez-vous décidé de vous inscrire à une école de mime?"

Marie — Je veux faire de la chanson. Et je veux arriver à m'exprimer avec mon corps tout entier, ce qui est difficile. On ne réussit qu'à parler, parler...

Joël — Quand on fait du mime on doit se livrer tout entier. Oublier ce qu'on est dans la vie. Et surtout, on ne peut pas tricher.

Claudette (Madame Claude Saint-Denis) — En faisant du mime on retrouve une certaine simplicité. On découvre tout ce qu'on peut faire avec son corps en tant que moyen d'expression.

Jean-Marie — Moi, je veux chanter à l'opéra. Et j'ai besoin d'aller chercher toutes les formes possibles d'expression.

Michel — Il vous paraîtra sans doute étonnant que je vous dise que j'écris? Et que vient faire alors la pantomime dans ce métier? Je veux trouver une certaine simplicité. Je fais donc du mime pour le mime. Ce serait en quelque sorte une barrière derrière laquelle je m'abrite...

Claude (une toute jeune fille) — Je me destine à la danse. Et je suis passionnée par tout ce qui est expression corporelle. Le mime est pour moi un moyen d'expression extraordinaire.

— Et vous, le barbu, là-bas, vous ne dites rien?

Rosaire — C'est la curiosité qui m'a amené ici. Je verrai plus tard ce que ça donnera.

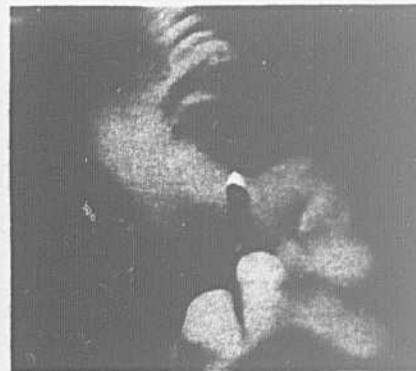
Quant à Claude Saint-Denis, j'ai l'impression qu'il est né mime. N'empêche qu'il a d'abord voulu vaincre le complexe de sa voix. Le reste il le doit à son obstination dans la recherche, et le perfectionnement de sa technique au contact d'un maître tel que Etienne Decroux, à Paris, celui qui a formé Marcel Marceau.

Tu veux devenir mime ?

"Il te faudra travailler 8 h par jour, 7 jours par semaine, et cela durant 5 ans. Après ça tu deviendras un bon mime, si tu as du talent, évidemment."

Etienne Decroux chargeait sans doute le tableau quand il parlait ainsi à Claude Saint-Denis. Il n'était cependant pas loin de la vérité, en ce qui a trait à la somme de travail à fournir. Car durant le stage d'une saison qu'il fit sous sa direction, Claude ne fit jamais relâche. Pas même le dimanche.

Jugeant que sa formation aurait été incomplète sans une incursion au pays de la comedia dell' arte, il se rendit à Milan pour une période de quelques semaines, au Piccolo Teatro.



La dernière touche au maquillage...



"Qu'est-ce qui se passe? Qui vient là?..."

Comment douter, après cela, que le mime ne soit pas associé étroitement au théâtre? D'ailleurs, nos meilleurs comédiens ici sont passés par l'école de Decroux. Notamment, Gascon, Groulx, Hoffman, de Santis, et quelques autres.

"Un mime réussira beaucoup mieux qu'un simple acteur au théâtre, affirme M. Oren. Quand il se présente sur une scène, avant d'ouvrir la bouche, l'acteur doit imposer sa présence par son corps. N'oublions pas que le grand Molière lui-même

avait été formé par les Arlequins. Et bien avant lui, les Grecs, qui jouaient la tragédie en s'abritant derrière un masque, tandis que les chœurs rythmaient leurs mélodies aussi bien par les mouvements de leur corps que par leurs intonations.

"J'admire au plus haut point la disponibilité d'un acteur qui peut passer du rôle d'Agamemnon à celui d'Arlequin, en passant par celui de Hamlet par exemple." Ce que fera le mime, sans difficulté.

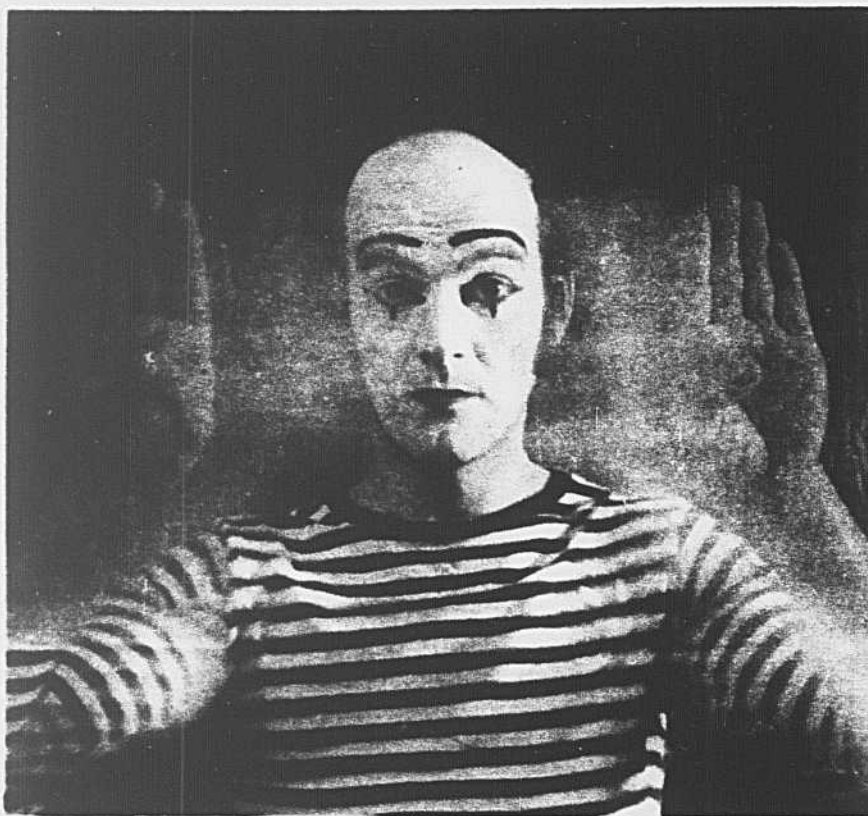
Bref, le mime assure une présence phy-

sique sur scène. Lorsqu'il est en possession de son art, il arrive à contrôler, à doser sa sensibilité, à créer tout un monde, sans aucun obstacle.

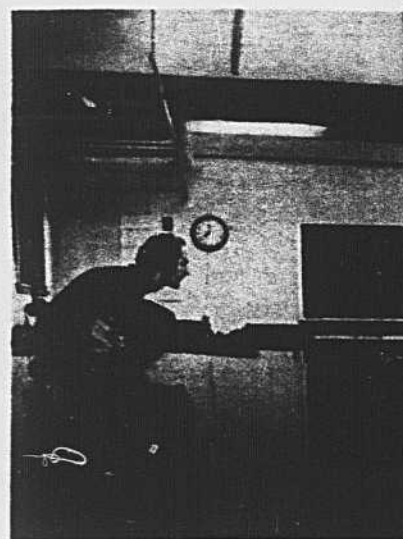
"Quand on veut un objet, il est là. Il s'invente. Tout un monde peut surgir à l'intérieur d'un pied carré. Decroux disait: "Dans un seul geste on peut traverser tout un siècle."

Marcel Marceau, qui fut son élève, a, en l'espace de 3 minutes, 7 secondes, illustré la vie d'un homme, de sa naissance à sa mort, en passant par l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mur, la vieillesse.

Mais le grand maître de Claude Saint-Denis, outre Charlie Chaplin, dont la photo trône à la place d'honneur dans son salon, c'est Jean-Louis Barrault. Avant qu'il ne se consacre presque exclusivement au théâtre: "Je l'ai vu mourir à la verticale. C'était un spectacle saisissant. A mesure que sa main glissait de son front sur son visage, on voyait ses muscles s'affaisser,



"Stop. Ici, il y a un mur..."



Les aspirants mimes ont pris



L'œil de mime Claude Saint-Denis.



La comédie et la tragédie.

son masque se raidir. Je ne l'oublierai jamais."

Pour ce qui est du maquillage, il est traditionnel. Il sert à masquer la véritable personnalité de l'artiste, laquelle s'annihile au profit de l'autre, celle du personnage à créer.

Pour devenir mime tu dois...

Avoir du talent, du goût, de la persévé-

rance au travail. En outre posséder un sens aigu de l'observation et beaucoup d'imagination. Qualités qui, mises au service de la technique, feront de l'aspirant un mime. Ce que la technique aidera à développer c'est d'abord le sens de la dimension. Apprendre à créer une image dans l'espace avec infiniment de précision. Par exemple, lorsque le mime prend un verre sur une table, il doit le déposer ensuite à

la hauteur voulue, sinon, l'harmonie du décor imaginaire est détruite.

Voilà un schéma de la méthode de travail d'Elie Oren, lequel possédait son théâtre de pantomime en Israël, le Dimouiot, ce qui veut dire en hébreu "théâtre des silhouettes".

"On travaille en premier lieu sur la marche normale, les premiers pas, la position de départ, quoi. Vient ensuite le

mouvement de la main, du bras, de la tête, puis du corps tout entier. Après quoi on passe à l'exercice de la précision des mesures. Etape des plus importantes puisqu'il s'agit de créer un décor invisible dans lequel le mime devra logiquement évoluer. Prenons par exemple l'exercice des boîtes qui s'emboîtent les unes dans les autres. L'exécutant doit capter les mesures exactes de façon à ce que le spectateur voit le jeu des boîtes comme si elles étaient là.

"Pour ce faire, les mains doivent s'écarter à la distance calculée proportionnellement au reste du corps. Prenons les mesures de 6 pouces, 1 pied, et 2 pieds. Celle de 6 pouces correspond à la largeur de la tête quand les mains sont en avant. Pour obtenir 1 pied, on balance les mains de chaque côté du corps et on les redresse face à soi. La mesure invisible de 2 pieds se crée en ajoutant 1/2 pied de chaque côté à celle de 1 pied, en face de soi. Inutile d'insister sur la pratique de cet exercice des mesures, essentiel à l'art de la pantomime. J'ai été étonné du rendement des élèves dès la deuxième leçon."

Claude et l'interprétation du personnage

L'affinité est plus grande qu'on le croit entre le mime et le comédien. Il est même superflu de le souligner. "En somme, le mime travaille sur un thème qu'il a choisi, tout comme le comédien apprend un texte



position de départ. Ils marchent et... doivent se heurter tout à coup à un mur.



"le sens de la dimension dans l'espace"...

au théâtre. Il l'oublie ensuite pour l'interpréter."

Claude Saint-Denis a atteint cette simplicité qui en fait un grand mime, doublé d'un grand comédien. Il a mimé à notre intention le célibataire forcé de recoudre un bouton à son veston. Il fallait le voir essayer d'enfiler une aiguille, geste à la fois comique et attendrissant, il faut bien l'avouer.

Est-ce dû à l'apprentissage du métier? — Claude fait de la pantomime depuis douze ans — j'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi naturel, d'aussi décontracté. Je l'abordais pour la première fois et j'avais l'impression de poursuivre une conversation commencée la veille.

Donc, il fait travailler l'interprétation à ses élèves. Il leur apprend à se concentrer, à maîtriser leurs émotions, à conditionner leur réflexes. Puis aussi à vivre intensément leurs rôles, sans toutefois les charger ou les déformer.

Précisons que Claude a l'habitude du

public. Il connaît et anticipe ses réactions. Nombreuses furent ses apparitions, tant à la scène qu'à la télévision canadienne. Il a également beaucoup voyagé en Europe et aux Etats-Unis. Il partira bientôt en tournée dans l'Ouest canadien, tournée qui le mènera jusqu'en Alaska et à Hawaii.

Je ne sais pas pourquoi, il paraît que l'élément anglais du Canada est plus sensibilisé à la pantomime que l'élément français...

Je me demande aussi si les habitués du Festival International du Film, à Montréal, se souviennent, qu'en 1965, Claude Saint-Denis gagnait une mention honorable pour l'un de ses films?

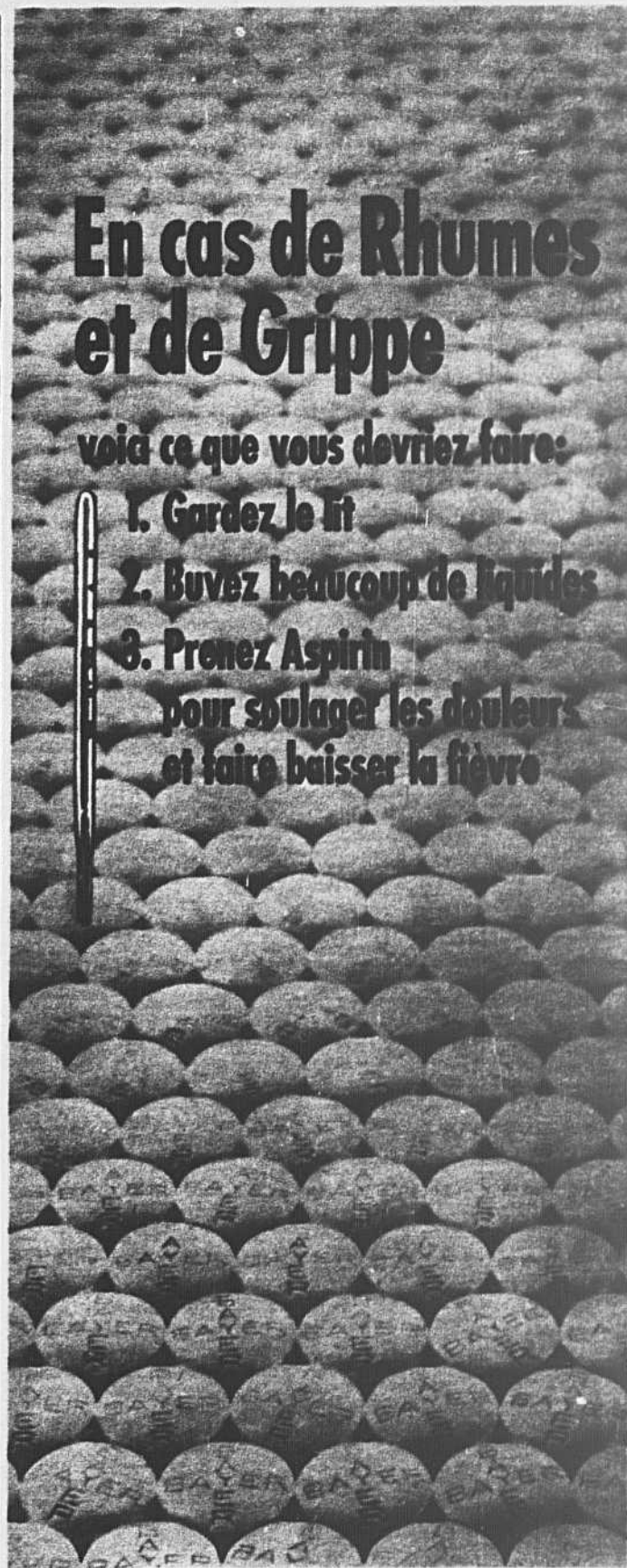
Enfin, il y a un an, il participait à la première production en couleurs sur le réseau de télévision Canada, France, Suisse, Belgique et Luxembourg.

A Toronto, la CBC consacra une demi-heure de son émission Telescope, au "grand artiste, le plus accompli dans l'art de la pantomime, Claude Saint-Denis."

En cas de Rhumes et de Grippe

voici ce que vous devriez faire:

1. Gardez le lit
2. Buvez beaucoup de liquides
3. Prenez Aspirin pour soulager les douleurs et faire baisser la fièvre



Avec ASPIRIN
vous vous sentirez
vite mieux

ASPIRIN



Aspirin est la marque déposée de
The Bayer Company, Limited, Aurora, Ontario

CONVERSATION À BÂTONS ROMPUS AVEC LE PÈRE BRADET, AUMÔNIER DES CANADIENS À PARIS

PAR LEVY BEAULIEU

C'EST dans sa coquette chambre-bureau de la Rive Gauche, au milieu d'un magnifique domaine plein d'arbres, de fleurs et de haies, du numéro civique trente-deux de la rue Babylone, dans le septième arrondissement, que m'a reçu le père Bradet, premier aumônier des Canadiens à Paris, dont le poste vient d'être officiellement créé.

Des voisins illustres entourent ce domaine appartenant à l'Episcopat canadien (plus de soixante prêtres, étudiants ou visiteurs y sont actuellement hébergés), entre autres M. Georges Pompidou, premier ministre du gouvernement gaulliste.

Quant au père Bradet, si nous n'avions pas perdu sa trace après l'affaire "Maintenant", puisqu'il avait pendant plusieurs mois collaboré à de nombreux journaux et revues de Montréal, on se demandait bien depuis un an ce qu'il devenait car le silence s'était fait autour de lui quand il laissa ses chroniques dans les journaux, ses émissions de radio et ses apparitions à la télévision.

13,700 Canadiens en France

Malade, le père Bradet s'était retiré à la maison Montmorency de Québec où pendant près d'un an, il prit les choses avec une relative aisance.

— Je ne pouvais rien faire comme travail, dit-il. Encore maintenant, je vis au ralenti...

C'est depuis 1952, paraît-il, que l'Episcopat canadien songeait à imiter les trente-cinq autres nations ayant un prêtre à Paris qui s'occupe de ses compatriotes. Il y a trois millions d'étrangers en France, dont 50.000 étudiants et 13.700 Canadiens (selon la très sérieuse revue *Esprit* d'avril 66). Même les Bretons et les Chinois étaient représentés en France par un aumônier. Dès 1960, le père Bradet, après un séjour de six mois qu'il fit à Paris, avait été sensibilisé à ce problème. D'ailleurs, un peu partout dans le monde, les aumôneries ont pris une ampleur considérable depuis dix ans, les seuls Français en ayant pas moins de 120 à travers le monde.

Aumônier ?

Oui, mais autre chose

M'avouant que le mot aumônier avait été choisi à défaut d'un autre terme, peut-être plus représentatif, le père Bradet m'explique :

— S'il y a un homme qui se cherche dans le monde contemporain, c'est le prêtre. Autrefois, il était avant tout l'homme des sacrements, l'homme de la prédication. Et voici que ce rôle, sans disparaître, s'a menuise, le prêtre devant aussi l'homme des réalisations humaines par lesquelles le message évangélique passe souvent plus facilement. Ici, à Paris, je fais à peu près le travail d'un curé de paroisse, moins l'organisation des services religieux. Apostolat de présence, de contacts, de réconfort à certains jours. Les Québécois, même s'ils ne pratiquent pas tous, sont disposés à me rencontrer, je crois. Privilège ou chance que beaucoup de prêtres français nous envient.

Ne relevant d'aucune institution, ne possédant aucune structure sur quoi il pourrait s'appuyer, comme celles d'une paroisse ou d'un collège, le père Bradet précise :

— Au fond, c'est la personnalité du prêtre qui fera la fonction.

— Et comment vous sentez-vous après quelques mois ?

— Je n'ai pas l'impression d'être ni encadré ni encadré, ni rassurant ni rassuré, ni notable ni boy-scout, mais comme quelqu'un qui, parmi tant d'autres, cherche. Car il n'y a rien de tellement clair.



Et nous sommes si éloignés d'une société fraternelle!

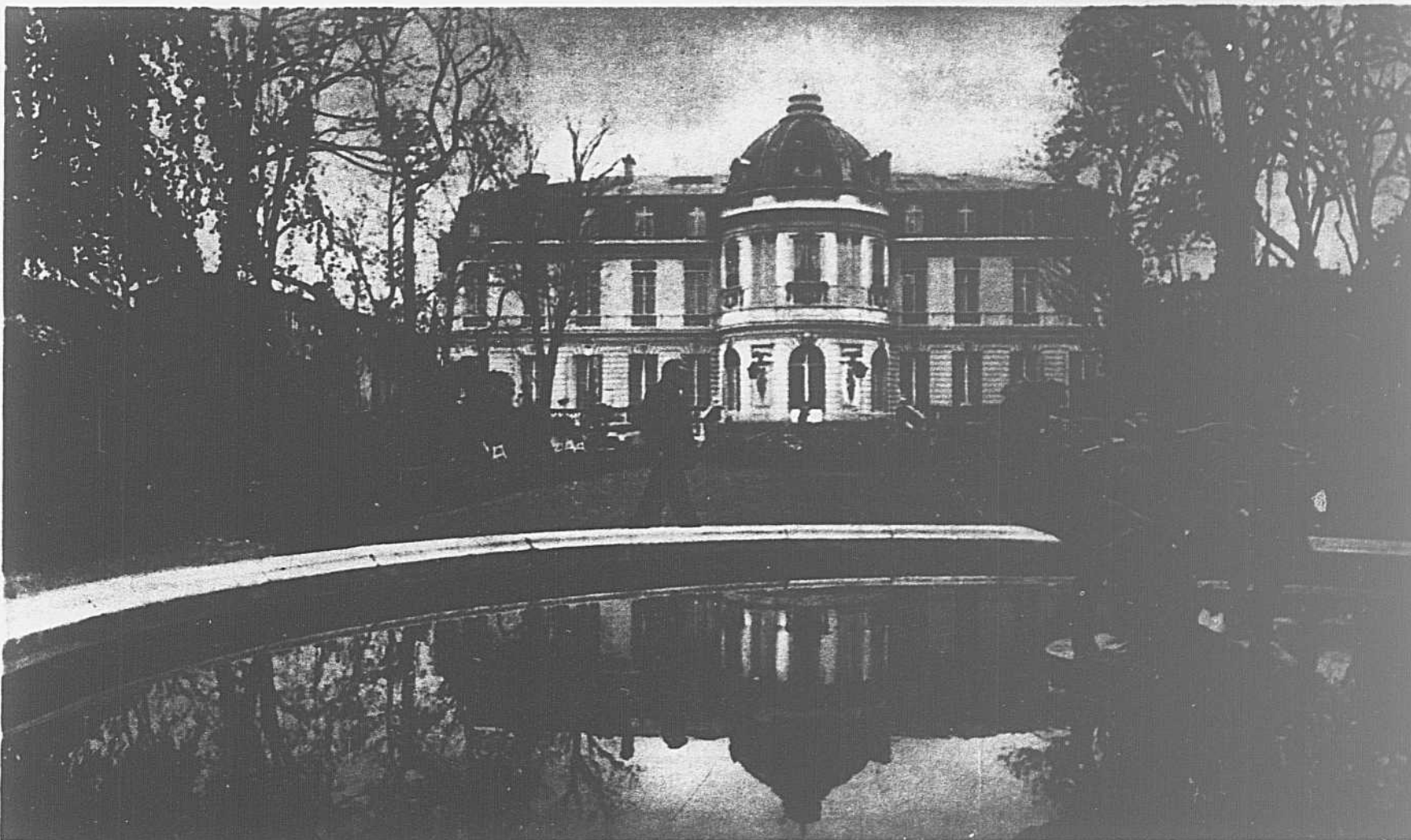
Avec un sourire, le père Bradet ajoute malicieusement:

— J'essaie le plus souvent possible de corriger les déviations d'un certain enseignement religieux québécois. De toute façon, dans un monde où les gens vont de moins en moins au prêtre, c'est au prêtre d'aller à eux.

Au Québec, la question Dieu n'est pas liquidée

Après quelques mois seulement, le père Bradet est en mesure de comprendre certaines différences de mentalité des Français et des Québécois. Ainsi me dit-il:

— En premier lieu, n'oublions pas une chose: ici, nous avons affaire à des gars qui sont transplantés, les étudiants par exemple ou des gens venant en France pour d'assez longues périodes. Il y aurait toute une psychologie du migrant qu'il serait intéressant d'étudier. Par exemple, les Français discutent rarement de religion tandis que les Québécois, après dix minutes, et sans la moindre pression, amènent infailliblement le sujet sur le tapis. Evidemment, pour cela il faut des références; et comment les Français majoritairement en auraient-ils quand l'école laïque et le foyer ne leur parlent pas ou si peu religion? Pour les Québécois, c'est différent: ils sont des "forts en religion". On leur en a tellement enseigné! Ils ont, en effet, beaucoup appris d'un catéchisme, bien souvent mal présenté, encore plus mal assimilé. Mais à part certains intellectuels "patentés" et une certaine jeunesse, les Québécois restent dans l'ensemble religieux. Je ne dis pas chrétiens. Ils ont encore un sens du sacré. Chez nous, il y a surtout des tentations de non-croyance, mais la question Dieu n'est pas liquidée comme elle l'est ici.



LA GASTRONOMIE



DANTE LUI AUSSI AIMAIT LES ROTIS A LA BROCHE

A regarder le masque de Dante — les joues sont creusées, les lèvres sont fines et minces comme des lames — il est difficile d'imaginer que le divin poète se tenait fort gaillardement à table. Les savants biographes du mystique amoureux de Beatrix Portinari ont grand soin de ne pas insister sur ce qu'ils jugent un aspect trivial du père de la poésie italienne. Celui qui parcourait l'enfer et tançait les hommes de son temps pour avoir abusé des bonnes choses de l'existence se devait d'être très rigoureux pour lui-même, pense-t-on. Or, rien n'est plus faux.

Il y a quelques semaines, les membres du Baillage de Lombardie de la Chaîne des Rôtisseurs ont célébré au cours d'un dîner amical le septième centenaire de Dante. Certes, hommage a été rendu au poète mais l'instant d'après il fut fait état, avec documents à l'appui, du goût très particulier de Maître Alighieri pour les rôtis cuits à la broche. Rappelons que Dante ayant été exilé par le parti des Noirs — il appartenait à celui des Blancs — en 1302, se dirigea d'abord vers Vérone pour se retrouver à Paris en 1309 où il fut invité à donner des conférences à la Sorbonne. Paris a évidemment beaucoup changé mais les rôtisseurs pour lesquels la clientèle estudiantine était d'un important apport — l'homme le plus intellectuel finit par avoir faim — avaient multiplié leurs établissements aux abords du haut-lieu fondé par Robert de Sorbon. C'était la grande époque de la rôtisserie authentique : un boeuf entier était cuit à la broche et l'amateur pouvait trancher lui-même le "morceau" de son choix. Eh bien ! s'il faut en croire de vieux grimoires, le chantre du paradis demeurait de longues heures à contempler les viandes tournant devant le feu.

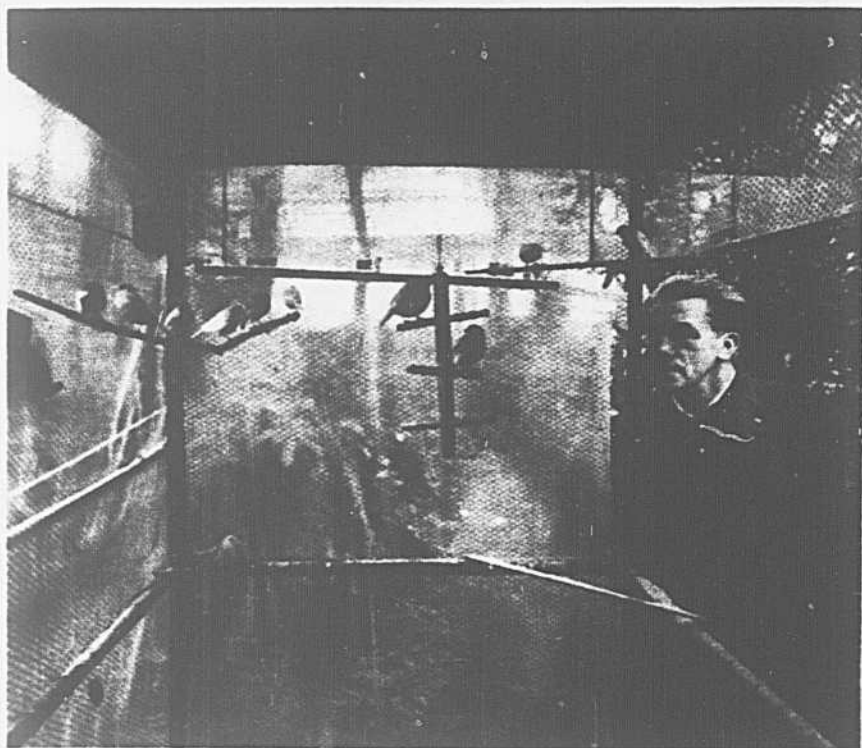
Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Ce n'est pas devant les flammes, les charbons et la braise que le génial poète florentin trouva le thème qui devait immortaliser son nom. Le poète aimait la viande cuite à la broche et s'en régalaît, ne disons rien de plus.

D'autre part, relisez la Divine Comédie et notez avec quelle exactitude les gros gourmands, gloutons et goinfres sont décrits et voyez quelle punition raffinée le poète leur a réservée. Les malheureux "cuisent" à petit feu; les chairs sont savamment léchées par les flammes, la graisse de l'embonpoint acquis par des excès répétés, dégueule. C'est culinairement infernal !

Les rôtisseurs ne tiennent pas rigueur au poète italien de ses descriptions punitives, bien au contraire. Il est normal, n'est-ce pas, que les gourmands soient voués à l'enfer et expient leur péché en étant rôtis de plus belle l'éternité durant.

Les gastronomes qui sont, eux, la rubiconde et réjouissante image de la modération finement orchestrée, se délectent de la lecture du "Paradis" et veulent bien que Dante les conduise au septième ciel. Ce rayon de la béatitude leur est familier.

ROGER CHAMPOUX



Le milieu étudiant de Paris : la guerre des clans

Toutefois, le père Bradet voit l'essentiel de son travail dans le milieu étudiant. Car le milieu étudiant de Montréal ne ressemble absolument pas au milieu étudiant de Paris où il n'y a pas à proprement parler de campus universitaire; aussi la vie y est-elle atomisée, fragmentée, tribale (par exemple, la Maison des quelque soixante étudiants canadiens est à une vingtaine de minutes de métro de la Sorbonne). C'est le monde des clans. Le Français est très peu perméable aux étrangers, sa vie universitaire n'est qu'un moment dans sa journée et non pas l'essentiel de ses activités, même parascolaires comme au Canada. Les rencontres y sont donc difficiles, les véritables échanges rares. Ce qui fait que vingt pour cent seulement des Québécois réussissent, selon les enquêtes faites, à s'intégrer dans le milieu parisien.

— Il y a donc pour les étudiants, termine le père Bradet, un sérieux problème de solitude, d'ennui après quelques mois euphoriques. En comparaison avec d'autres nations, nos étudiants sont naturellement favorisés. Au plan administratif et universitaire, la France est loin d'avoir réglé tous ses problèmes, mais le moins réglé de tous à Paris, c'est celui de l'accueil humain. L'étudiant éprouve après quelque temps comme le besoin de retrouver des compatriotes ainsi que l'ambiance d'une maison.

— Et votre rôle, en quoi consiste-t-il face à cela?

— A se faire connaître les Canadiens entre eux (beaucoup d'étudiants n'habitent pas la Cité universitaire et ne possèdent naturellement pas le téléphone), les prêtres et les laïcs, pour que s'établisse le fameux dialogue. Nous organiserons de plus en plus de réunions ici même à la Maison épiscopale, comme celle que nous

avons eu en novembre et qui groupait plus de 150 Canadiens et Français.

Après m'avoir dit qu'il y avait trop d'étudiants québécois qui passaient leurs soirées sur la galerie de la Maison des étudiants à discuter de séparatisme parce qu'ils ne savent pas quoi faire, le père Bradet poursuit:

— Mais comment connaître le milieu français, se demandent les étudiants. Il y a par exemple les petits Frères des Pauvres québécois à Paris, qui assistent moralement et physiquement les vieillards de plus de quatre-vingts ans. Les petits Frères des Pauvres, voilà une bonne occasion pour le Québécois de connaître un aspect de la réalité de la France, qui est dure. Il s'aperçoit alors que Paris, ce n'est pas seulement les cafés, le théâtre, les grands boulevards... Vivre à l'étranger, c'est parvenir plus vite à la maturité psychologique. L'étudiant d'ici perd son agressivité, devient moins frondeur, moins fanfaron que l'étudiant de Montréal.

Et toujours le spectre du séparatisme

Ce qui fermait les portes au père Bradet à Montréal les lui ouvre à Paris.

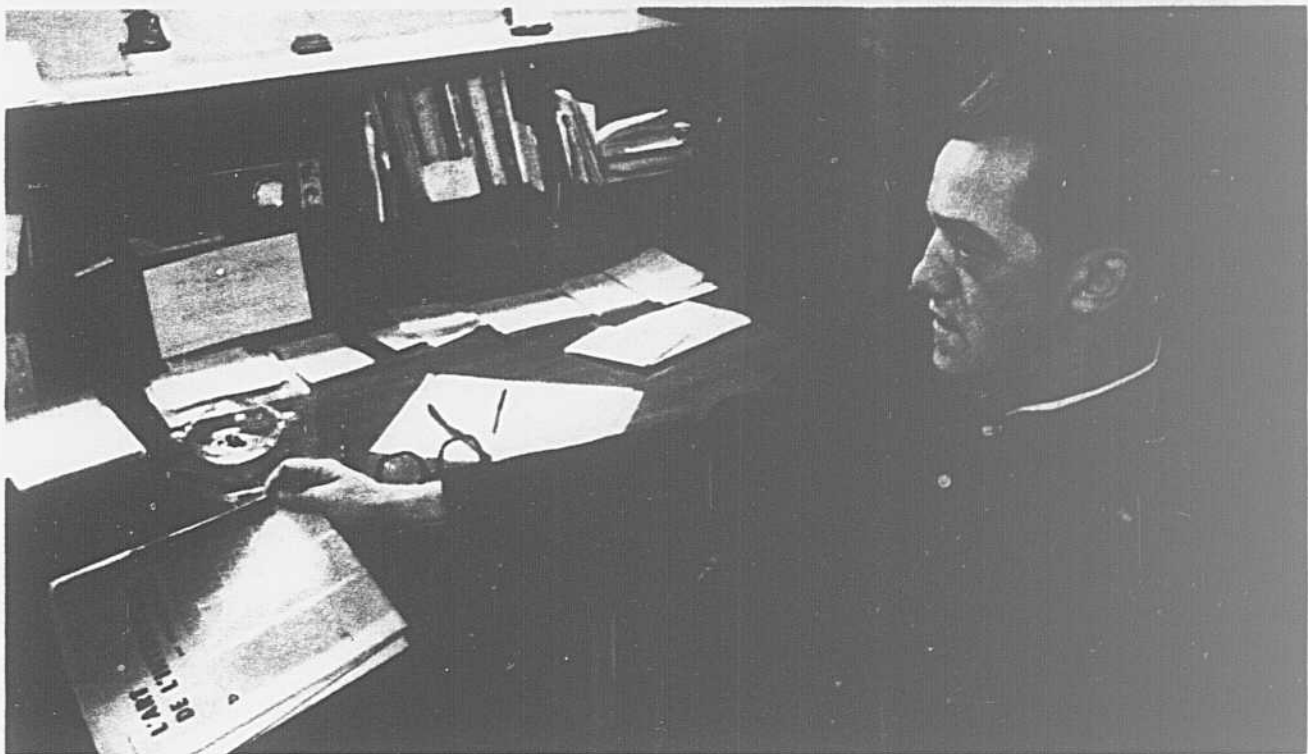
Tout le monde veut rencontrer l'aumônier des Canadiens pour qui on éprouve un sentiment certain de sympathie parce qu'il a été l'un des premiers chez nous à mettre les points sur les i en matière de religion.

D'ailleurs, il est bien certain que des formules comme celle-ci sont faites pour allécher bien du monde: — "Dans un monde qui perd la foi et le sens du sacré, l'important c'est de retrouver l'essentiel... On se demande à la fin si ces gens-là sont sincères, si ce sont les Québécois pour les uns, Jésus-Christ pour les autres, qui les intéressent, car de l'autorité aux simagrées, il y a un pas qu'on franchit trop aisément."

Mais, aussi curieux que cela puisse paraître, c'est sur les problèmes fondamentaux du Québec, dont le père Bradet est bien informé par des amis québécois qui le tiennent au courant de mille et une façons, qu'on l'interroge le plus souvent.

J'ai eu l'occasion d'aller avec le père Bradet à quelques réunions. Immanquablement le spectre de l'affranchissement des Québécois, du séparatisme, était présent. Mais qu'en pense le père Bradet?

— Cela masque les véritables problèmes du Québec, dit-il. Les véritables problèmes qui sont la préparation académique et la lutte économique. Pour beaucoup de Québécois, le séparatisme apparaît comme une panacée. Avec l'indépendance, pense-t-on, tout sera réglé. Ce n'est pas si simple. Cette semaine, un correspondant m'écrivait: — "Trop peu trop tard". Quatre mots qui traduisent bien la politique d'Ottawa. Il lui faudrait beaucoup d'habileté maintenant, sinon pour l'entente cordiale tout au moins pour éviter le séparatisme. Ce qui manque c'est de la Grande Politique, ce qui ne signifie pas de la politique de grandeur, mais de la vision, bref de l'avenir dans l'esprit.



Une révolution d'élite?

— Mais vous n'avez pas l'impression que le Québec subit présentement une crise religieuse et sociale?

— Comme pour tous les pays et religions du monde, ça bouge à dix pour cent. C'est sans doute naturel. Naturellement, si tu fréquentes les milieux universitaires, journalistiques, ou Radio-Canada, c'est différent: tu as nettement l'impression que tout est en train d'éclater et que tout le monde met le pied à l'accélérateur. Mais les autorités et les masses populaires sont toujours là pour le freinage... sans malice! Que de fois j'ai entendu des Français dire: "Ah ces Canadiens! Ils sont intelligents, mais si paresseux intellectuellement." C'est aussi vrai que dur. La matière grise, c'est la matière première, c'est le capital qui conditionne tous les autres capitaux. Voilà pourquoi l'instruction profane comme religieuse doit être la priorité des priorités. On n'insistera jamais trop là-

dessus.

— Et René Lévesque, François Aquin?

— Je pense qu'on exagère la portée de leur influence.

Ces clercs qu'on n'invitera plus

Et le père Bradet me raconte une anecdote, qui illustre bien la "trop grande prudence du clergé québécois". Un auteur publie un livre. S'il est bien vu par les prêtres, il y a des dizaines de cols romains au cocktail de parution. Sinon... Au lancement de l'un des romans de Jacques Godbout, le père Bradet était le seul à être présent. Pourtant, tous les autres avaient reçu un carton.

— Dans cinq ans, dit le père Bradet, on ne nous invitera plus.

Nous nous promenons dans le parc de la Maison épiscopale. Le temps est couvert, comme toujours il l'est à Paris en automne. Insistant sur le fait que l'entrevue qu'il vient de m'accorder en est une à bâ-

tons rompus, donc de spontanéité, spontanéité qu'il corrigerait sans doute ou à laquelle il apporterait certains développements s'il en avait le loisir, il me dit:

— Il y a eu trois départs dans ma vie. Le premier: curé de Notre-Dame-de-Grâce pendant douze ans. Le deuxième: la fondation de "Maintenant". Et le troisième souffle: ce poste à Paris, le plus difficile après la direction de la revue. Après, j'ai bien dit... Ici, un autre travail de pionnier... A la grâce de Dieu!

Et il sourit, tout à coup détendu, serene.

Sa dernière parole: "Le plus beau métier des hommes, c'est d'unir les hommes", de Saint-Ex.

Evidemment, il y en aura toujours qui se demanderont s'il est préférable, pour nous Québécois, que le père Bradet tente d'unir les hommes de Paris plutôt que de Montréal. Mais cela, c'est une toute autre histoire...

"TU MONTES PRENDRE UN VERRE... ILYA DES PEINTURES AU MUR."

Dans l'est de Montréal, la culture aura pignon sur rue : le centre culturel populaire du Patriote.

PAR LYSIANE GAGNON

DANS une ville comme Montréal, trouvez-moi un seul centre culturel — un vrai, accessible au grand public.

La réponse se fait attendre... C'est simple, il n'y en a pas.

Et l'est de la ville se trouve bien, en ce domaine comme en tant d'autres, particulièrement défavorisé: "Tout le monde ici a le complexe de l'ouest, là où c'est plus beau, plus riche... Là où l'on bâtit des temples pour une bourgeoisie qui n'en avait pas besoin: la Place des Arts, le Centre culturel du vieux Montréal, ce ne sont pas des centres de culture populaire, c'est cher et c'est snob. Il n'y a pas un gars de notre quartier qui oserait y mettre les pieds."

Deux expressions qui reviendront souvent au cours de cette conversation: "l'est de Montréal", et "culture populaire", deux réalités intimement associées dans l'esprit des dirigeants du Centre culturel popula-

"Le bail avait été signé pour cinq ans. Alors on s'est dit: qu'est-ce qu'on va faire de cette grande salle?... On pensait depuis deux ans déjà à un centre culturel populaire. Un jour, il y a huit, neuf mois, on rencontre Jean Laplante, professeur à l'école normale Jacques-Cartier. Lui aussi rêvait d'un projet du genre. Et voilà, c'est comme ça que tout a débuté."

D'abord, le décor: une salle qui peut contenir 150 personnes (attablées) ou 200 (si l'on aligne les chaises). Deux pans de mur pour des expositions de peintures, un autre, séparé de la grande salle par une demi-cloison, le long duquel on installe des étagères pour les livres, les objets d'artisanat, d'orfèvrerie, etc. Trois petits salons adjacents, où des groupes pourront se réunir, pour discuter privément ou pour manger.

- Pour manger...?
- Mais oui, le Patriote ouvre une salle à manger, qui fonctionnera jusqu'à 19

Recherche et diffusion

Au centre culturel populaire, deux principes de base: la recherche et la diffusion. Ainsi donc, un centre de recherches et de documentation sociale se greffe sur le centre culturel. Un centre de recherche encore modeste, qui groupe un certain nombre d'intellectuels (dont deux professeurs, M. Roger Léger et M. Laplante) particulièrement intéressés aux problèmes québécois. C'est dans un bureau adjacent à la salle du Centre qu'ils se réuniront, et dans une petite salle, et puis le long du couloir, ils déposeront, à la portée du public, la documentation recueillie.

"On voudrait en faire un genre d'ICAP... mais québécois. Uniquement centré sur les problèmes économiques et sociaux du Québec, ce qui, bien sûr, ne nous empêcherait pas d'étudier certaines expériences qui se font ailleurs, et qui

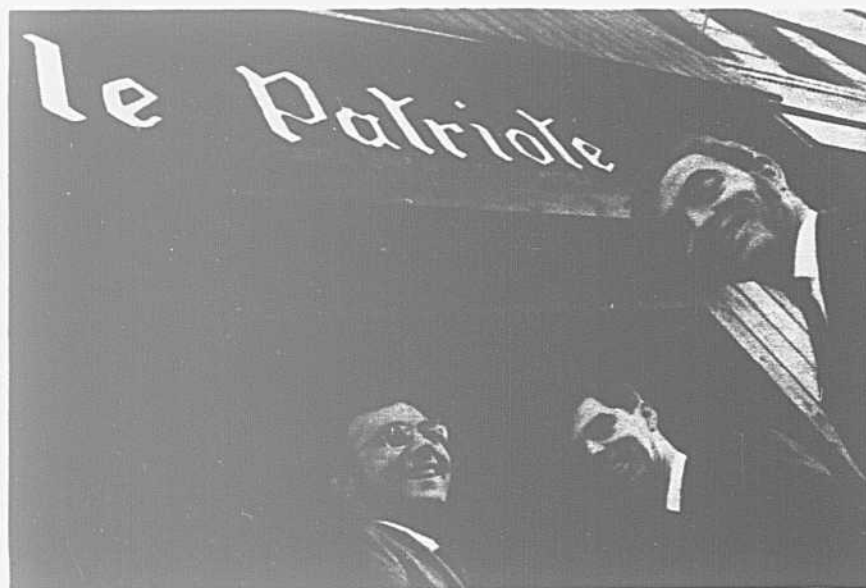
pourraient profiter au Québec. En somme, cerner nos problèmes à nous, mais tenter d'élaborer des solutions.

— Et ce travail, est-il orienté en fonction d'une doctrine, de principes précis?

— Dans le sens du progrès. Nous ne sommes, et ne voulons être, affiliés à aucune école rigide de pensée. Ce qui compte surtout à nos yeux, c'est que cette recherche soit productive, et qu'elle soit diffusée dans le grand public. Que les ouvriers rencontrent parfois, au hasard de certains colloques, des sociologues, par exemple, et qu'il y ait entre les intellectuels et la masse populaire des contacts humains, des échanges. En somme, nous voulons contribuer à rapprocher les gens instruits, un peu déracinés, de ceux qu'on a appelés "les non-instruits".

La diffusion, c'est justement l'affaire du Centre culturel.

— Mais c'est quoi au fait, votre Cen-



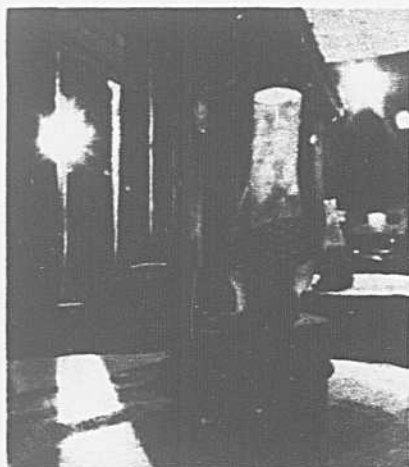
L'affiche est plus simple, le décor du Centre culturel sera sobre: "Il ne s'agit pas d'un truc d'avant-garde."

re du Patriote, qui s'ouvrira le 29 janvier prochain.

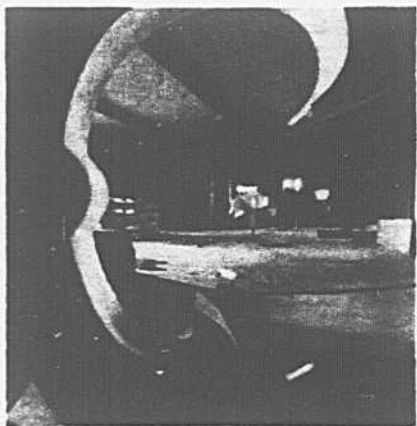
Le Patriote, rue Ste-Catherine près de Maisonneuve, de biais avec "le canal dix". C'est, depuis ses trois ans d'existence, la seule authentique boîte à chansons de la métropole. L'an dernier, les propriétaires-directeurs de la boîte, Yves Blais et Percival Bloomfield, avaient aménagé à l'étage supérieur une salle de théâtre, exploitée par la troupe du Mouvement contemporain. Pour des raisons fort compliquées, qui ont trait aux conditions exigées par l'administration municipale, ils ne pouvaient poursuivre l'expérience.

hres et demi. On a déjà, depuis sept mois, notre permis de vente d'alcool. La salle à manger est située derrière la boîte à chanson, mais on pourra aussi servir en haut. Les profits réalisés dans la restauration nous permettront d'ouvrir gratuitement les portes du centre.

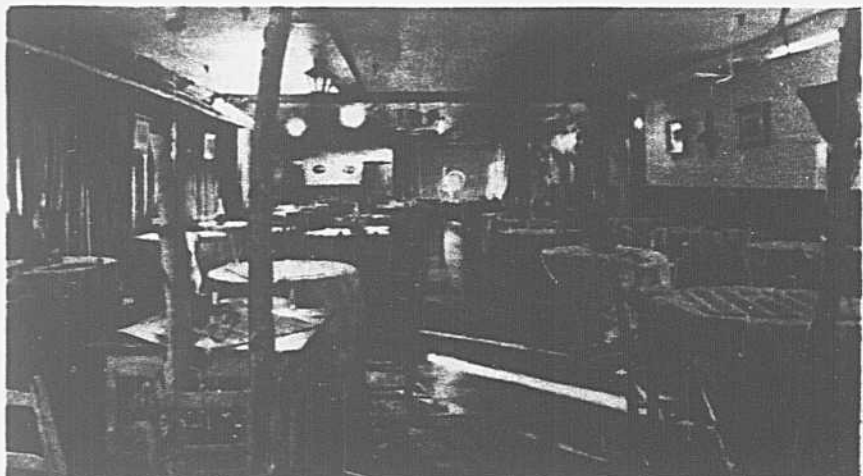
- Alors tout sera gratuit?
- Tout. On ne louera pas nos locaux. On les mettra simplement à la disposition des individus et des groupes.
- ...A condition, j'imagine, qu'ils aient plus de 20 ans?
- Exactement. Because la loi.



La boîte à chansons: de vieux meubles canadiens, des objets d'artisanat.



A l'avant-plan, une fleur de lys qui va bien avec la raison sociale du Centre. Derrière, la salle qu'on était en train d'aménager début décembre.



Le restaurant: des prix relativement accessibles, un décor qui rappelle celui de la boîte à chansons.

tre?

Ce sera difficile à résumer: on sait en tout cas, et très précisément, ce que ce ne sera pas: "Il ne s'agit pas d'un centre expérimental, ni d'un "hang-out" pour les artistes où ils se retrouveraient entre eux, une fois de plus coupés du public. Ni d'un truc snob où les gens du quartier se sentiraient étrangers... Par exemple, on s'est rendu compte que notre première affiche, il y a trois ans, rebutait les gens, c'était trop "beatnik" d'allure. On a changé ça. On veut faire du Centre quelque chose de simple, de sobre, de beau aussi, où personne ne se sentira dépaycé."

Donc, pas d'avant-garde. Mais un Centre qui vit au présent, et en étroite liaison avec les centres d'intérêt du plus grand nombre: "On compte faire notre publicité dans les journaux de quartier, dans les paroisses, chez les commerçants..."

De la politique, oui... Des assemblées électorales, non

Leurs projets? Ils sont nombreux, pas tous très précis, du moins au moment où nous les avons rencontrés.

Des colloques sur des questions d'actualité, avec participation du public. "Dans certains cas, ce sera sur invitation. Dans d'autres, ouvert à tous"... Des conférences: "Des hommes politiques? Bien sûr, et de diverses tendances. Mais attention, pas d'assemblées électorales. De la politique au sens noble du mot"... Des symposiums, des ateliers, des réunions: "Tous les groupements seront bienvenus... à condition qu'ils soient sérieux. On ne se préoccupe pas de connaître le nombre de membres de telle association, mais on tient à garder, pour ce genre d'activités, un certain "standing", éviter les groupes trop fanatiques. Mais tous ceux qui, indépendamment de leurs opinions, font un

travail sérieux dans un domaine ou un autre, et qui n'ont guère d'endroit où se réunir, eh bien, qu'ils viennent chez nous!

Jean Laplante tient à faire participer aux activités du Centre le plus grand nombre de gens: "On a déjà lié contact avec des syndicalistes, par exemple, Mathias Rioux de l'Alliance des Professeurs. C'est le temps où jamais de rapprocher les éducateurs des parents. D'organiser des rencontres parents-maitre en terrain neutre, de montrer aux gens ce que ça implique la réforme de l'éducation..."

Du point de vue strictement culturel, le Centre reprendra la politique de la boîte à chansons du Patriote: lancer des jeunes. (On sait en effet que le Patriote fait passer tous les lundis des auditions, et présente en première partie de spectacle les jeunes ainsi "découverts": c'est là que Louise Forrester et Claude Dubois, entre autres, ont fait leurs premières armes dans la chanson.)

On songe donc à organiser des expositions: un nom connu pour la réclame, et puis des débutants, qui auront ainsi l'occasion de faire face au public. On y pense dans les domaines de la peinture, des arts appliqués, et même de la littérature:

"...Des expositions de textes, de manuscrits dactylographiés, ça se fait en Europe, pourquoi pas ici?... Ça donne à des jeunes qui ne peuvent se faire éditer la chance de sortir de leur isolement. Ça permettra aussi aux éditeurs, que nous comptons bien inviter, de découvrir de nouveaux talents."

On se montera, peu à peu, toute une bibliothèque: "On demandera à chaque auteur invité ici de nous laisser un exemplaire de ses oeuvres... Pour lui c'est pas grand-chose, et pour le public, ça finira par constituer une bibliothèque impressionnante!"

Dans la même veine, des lancements de disques et de livres: il s'agit ici d'activités réservées à des groupes forcément restreints, mais qu'il est précieux de "s'alitier", si l'on peut dire.

"Un défilé de mode... des peintures au mur"

Mais ce qui fait, ce qui fera l'originalité première du Centre, c'est l'accent porté sur des activités de type populaire, un certain esprit qui veut faire participer le plus grand nombre à une culture présentée de manière vivante, quotidienne, agréable.

"Un exemple: on invite les femmes du quartier à assister à un défilé de mode, à une petite conférence sur l'art de se coiffer, de décorer sa maison, que sais-je... Elles viennent, elles grignotent et causent entre elles, ça les intéresse, c'est évident. et puis elles s'habituent au Centre, il y a des tableaux au mur, des livres dans un coin... Vous comprenez? Il ne faut rien forcer, il ne faut pas être dogmatique ni prétentieux, et la culture, c'est aussi la façon de se vêtir, le fait d'avoir au menu un repas complet, à prix modique, verre de vin compris... c'est comme ça qu'on commence à s'habituer à la beauté, et que la culture cesse d'être la propriété de la bourgeoisie."

"Les Ciné-clubs, autre exemple. Pas question d'organiser des ciné-clubs pour un petit public choisi. Les étudiants n'ont pas besoin de ciné-clubs, il y en a dans toutes les institutions d'enseignement. Mais le grand public... On ne commencera pas par Marienbad. Mais par des films accessibles, de bons films, honnêtes, bien faits... mais accessibles au plus grand nombre. Un petit commentaire avant, pour souligner la qualité de la mise en scène, le cadrage, expliquer en termes familiers ce qu'est un plan... Tout ça peut se faire d'une manière très agréable."

Prendre la culture, en faire quelque chose de chaleureux, d'accueillant: "Tu viens prendre un verre de bière, retrouver des copains, et ça adonne qu'il y a une exposition de photos... Tu regardes ça, et puis la semaine suivante, on organise une rencontre entre le public et des experts en photographie: comment choisir une caméra, etc..."

Pour recevoir les gens, un groupe de jeunes gens, étudiants pour la plupart, qui savent d'avance qu'il ne s'agit pas là de faire fortune: pas de salaire, mais des pourboires, et la possibilité de travailler "en bas", à salaire, les soirs de spectacle. Au Centre, ils serviront aux tables, et seront en quelque sorte les "hôtes" de la maison, pouvant expliquer au besoin le contenu d'une exposition, ou du centre de documentation: "Pour eux aussi, c'est une formation précieuse".

Les garçons porteront un complet noir, et les filles une jupe longue, tête de nègre: "Oui, c'est chic comme tenue. On y tient. L'ouvrier qui montera prendre une bière ici, on veut qu'il soit aussi bien servi qu'un banquier, avec autant d'égard et de décorum."

Mais le menu, nous l'avons consulté, est à la portée de tout le monde. La cuisine n'était pas complètement aménagée quand nous y sommes allés, aussi ne parlerai-je pas de la qualité des mets: mais les prix sont accessibles, et les "menus du jour" sympathiques. Et le cuisinier est breton, c'est toujours ça de pris!

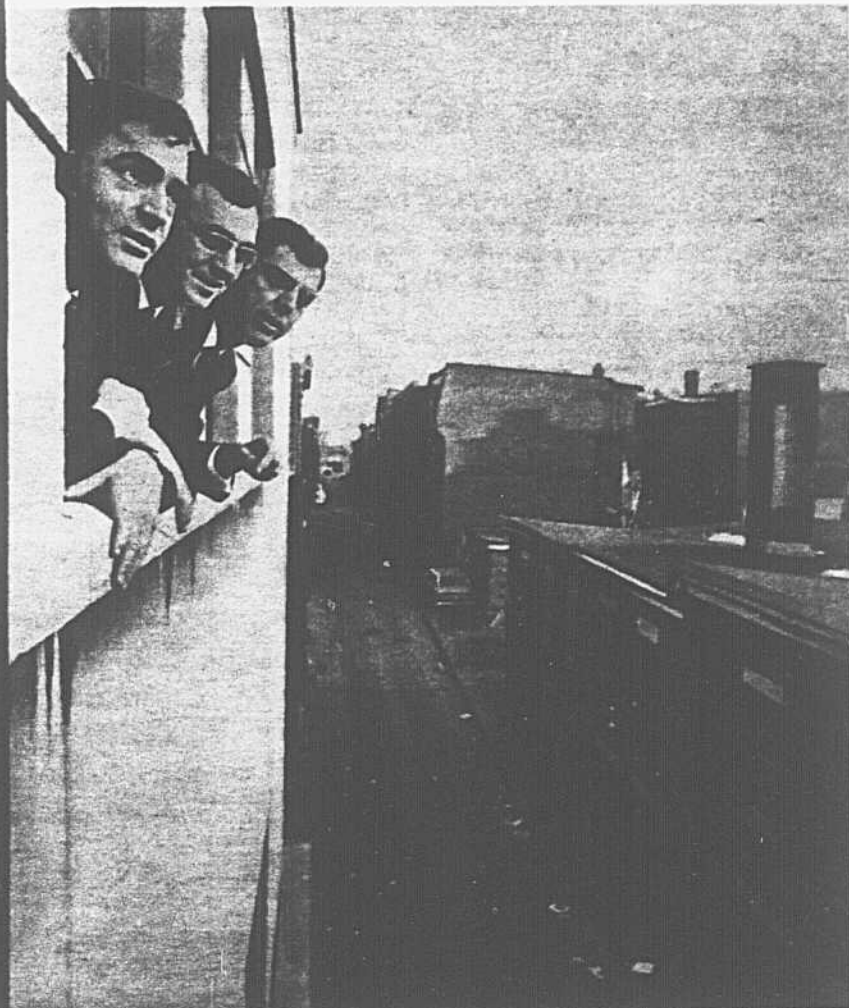
Pour la revalorisation de l'est

C'est en relation avec l'est montréalais que Le Patriote envisage l'essor du Centre culturel, espérant contribuer à la revalorisation des quartiers adjacents: "Que les commerçants s'intéressent davantage à la décoration de leurs vitrines... on les aidera s'il le faut. L'est ne doit plus rester le parent pauvre de l'ouest. Ce n'est pas à Dra-

peu de refaire le visage du quartier, mais à ceux qui y vivent et y travaillent!"

Blais et Bloomfield en ont donné l'exemple: avec une petite boîte située dans un quartier délaissé par le monde des arts et du show biz, ils ont fait un succès, et peu à peu la chanson québécoise et française a attiré des gens du grand public, qui il y a cinq ans à peine, n'auraient pas songé à aller entendre Vigneault. "...Et c'est pas fini, dit Bloomfield avec un grand sourire, Tex va nous faire une murale au troisième étage, une murale sur l'histoire des Patriotes..."

Ce ne sont certes pas des idéalistes, ni des bourgeois en mal d'apostolat: ils s'adressent au milieu dont ils sont issus, sans paternalisme, et ont ce sens des affaires sans lequel toutes les bonnes volontés tournent à vide: ils pensent à acheter éventuellement, l'édifice. Ils attendent une subvention du Ministère des Affaires culturelles. Ils ont laissé, lentement, mûrir l'idée d'un centre comme celui-là. Et ils sont réalistes: "On commence modestement. On ira chercher les gens là où ils sont, par groupes s'il le faut: les midinettes, les infirmières, les employés de telle usine. Et on avertit les conférenciers: qu'il y ait vingt personnes dans la salle la première fois, rien de plus normal. On va la bâtir lentement, notre maison de la culture populaire."



C'est dans ce quartier délaissé qu'ils veulent donner pignon sur rue à la culture. De gauche à droite, MM. Blais, Bloomfield et Laplante.



LES TOURISTES, LE NÉON ET LES AUJOURD'HUI

PAR FERNAND GIGON

Ici les croix se disputent l'espace aérien. Il y en a de partout, de toutes les confessions, de toutes les confréries. Celle des Franciscains, qui évoque le signe des Croisés, est ornée de lampes rouges et bleues. Celle des Orthodoxes est encadrée de néon. Celle des Arméniens d'ampoules et de néon, tout à la fois. C'est à qui, de ces trois groupes religieux — si l'on excepte les coptes — gardiens de l'ancienne étable où naquit le Christ, élèvera la plus haute tour, le dôme le plus majestueux, le clocher le plus orgueilleux pour que sa croix dépasse celle des autres. Les musulmans, du temps que Bethléhem leur appartenait — on ne saura jamais au nom de quelle logique ! — ont construit à quelques mètres de là une mosquée. Chaque jour une foule de fidèles regardent vers le sommet de la tour d'où un haut-parleur laisse tomber sur la cité ses appels à la prière. De cette façon, toutes les religions à un Dieu unique posséderont leurs mètres cubes de pierres taillées sur le sommet de Bethléhem — sauf les Juifs. Mais depuis leur victoire du mois de juin, ils occupent Bethléhem. Contrairement aux bruits qui ont couru dans la presse, ils laissent une liberté d'action à tous ceux qui viennent ployer le genou à Bethléhem. Peu importe le Dieu qu'ils évoquent et la religion à laquelle ils appartiennent.

Dans ce pays de pierres sèches, d'oliviers et de tombes, deux enseignes au néon, dès l'entrée du village, souhaitent la bienvenue au pèlerin d'aujourd'hui. Elles vantent une marque d'essence et d'huile. Car, en notre temps, le chemin de l'humilité qui conduit de Jérusalem à Bethléhem ne se fait plus à pied, mais en voiture de luxe pour les riches et les étrangers alertés par les agences de voyage. En autobus pour les indigènes auxquels il se mêlent, chaque jour, de très nombreux Israéliens.

La route asphaltée traverse les murailles et les collines de la Bible avant d'escalader la petite colline, coiffée d'églises et de maisons carrées, qui vit, une nuit, s'arrêter Marie et Joseph.

Le lieu où le Christ est né, l'étable humble, aujourd'hui est au fond d'un trou. Du moins les guides l'affirment. On y accède par deux escaliers dont l'un vient de l'église orthodoxe et l'autre oblige à passer par la chapelle arménienne. Dans la cave sainte, quelques lumignons brillent. Quelques bougies aussi. Une étoile d'or, à multiples rayons, sertis à même la pierre, montre l'endroit où Jésus est né. Les gamins de Bethléhem, entre deux leçons données par les pères franciscains ou des moines orthodoxes, se ruent dans cette cave en criant, en se bousculant et, le corps jeté sur la dalle, embrassent une étoile en métal jaune. Un capucin leur succède, puis une de ces cohortes innombrables de

touristes à visage pâle. Les pèlerins tiennent entre leurs doigts, chapelets, colliers et bracelets, les frottent contre la pierre et le métal. Ils acquerront, paraît-il, des vertus que seul explique le miracle. Les Mossis de l'Afrique occidentale ou les Méos des montagnes loatiennes, en Asie, n'agissent pas autrement.

Un moine orthodoxe, le cheveu long relevé en chignon, le capuchon en tuyau de poêle, la soutane ample et noire, rôde par là, à l'entrée du caveau et propose des bougies. Elles sont allumées dans un recoin où l'Histoire situe la crèche — c'est-à-dire à 3 ou 4 mètres de l'étoile métallique. Une ampoule électrique, ici, donne assez de clarté pour faire sortir de la nuit une série d'icônes. Des lampes à huile, en cuivre ciselé, jettent des flammes tremblantes dans la niche. Une femme — touriste américaine si l'on juge par son allure, son appareil photographique, ses souliers plats et ses lunettes noires — se met à genoux devant la pierre sacrée. Elle joint les mains puis lance un "ready" guttural. Ce "ready" s'adresse à un partenaire qui aussitôt déploie appareil photographique et trépied. Le posemètre à la main, il virevolte autour des bougies, déplace un candélabre, murmure : No good, no good ! et prend son cliché. Enfin il triomphe. Son modèle est resté de pierre, la tête légèrement tournée vers l'objectif pour que la postérité conserve son sourire peint par Elisabeth Arden. Il explique que sa photo en couleurs lui vaudra, si elle est réussie, peut-être un prix lors d'une exposition locale dans son Texas natal. L'innocence est faite aussi de sauvagerie.

Un guide, le fez rouge sur la tête, apparaît dans l'encadrement de la porte arménienne. Il conduit une cohorte de touristes-pèlerins, un peu pressés par l'horaire, mais tous munis de chapelets qu'ils baladent au-dessus de la crèche du Christ. Ceux qui veulent prier, méditer, se retirent à l'écart, un peu honteux de leur foi ou de leur silence. Tel ce frère, en robe brune. Prosterné à l'ombre, le visage aplati sur la pierre, il s'immobilise avec tant de ferveur que le temps, semble-t-il, le confond avec le caveau sacré. Il fait partie d'un décor qui compte près de deux mille ans. Les touristes, qu'on n'ose pas appeler pèlerins, le bousculent, le piétinent et l'inondent de : "Sorry, Sorry !" Le pauvre, le pur, personne ne le voit. Sa robe est fatiguée, trouée. Ses pieds, nus dans des sandales usées avouent des kilomètres et des kilomètres de marche solitaire. A côté de lui, une besace comme en portaient les Poilus de 1914. Et un bâton. Réveillé de sa prestigieuse communion avec l'âme de l'Enfant-Roi, il se relève un peu hagard, le visage clair comme un cerge, inondé de larmes. Pour un croyant, pour un fervent qui veut ignorer l'avion, le néon et les

Cadillac, que d'impies passent ici !

Autour de la crèche, au-dessus aussi, les siècles et les religions ont construit des églises, des chapelles, des couvents, des écoles. Le tout s'enchevêtre, s'entrepénètre dans des voûtes communes et forme un amas ahurissant de pierre d'une laideur totale. A l'intérieur de l'église, ou plus exactement de l'ensemble des églises, des frontières existent. Des murs aussi. Aussi le copte ne va pas chez l'Arménien et celui-ci ne va pas chez le délégué du Saint-Siège.

Mais tous passent par la porte étroite. Elle s'ouvre sur le parvis de l'Eglise de la Nativité et d'un coup d'oeil on avale le village de Bethléhem avec son poste de police imposant, son bureau de poste, sa mosquée, ses magasins de souvenirs, son café "Vienna", ses échoppes qui datent de l'antiquité et ses ruelles traversées d'enfants braillards qui disent : "baskchich" avant de connaître le mot : merci. Des femmes en tuniques

bleue rehaussée de broderie rouge et d'Arabes emprisonnés dans de vieilles défroques kaki. Tout le monde, en signe de soumission devant le Christ est obligé de s'incliner pour pénétrer ou sortir de l'église. Tous, sauf les enfants dont la taille et l'innocence s'accommodent de cette porte étroite. Ils la franchissent la tête haute et en courant.

Des gardiens éternels de Bethléhem, les Arméniens sont les plus pauvres. Mais ils distribuent du pain aux déshérités du village. Vers midi, de vieilles femmes ou des enfants, pieds nus, viennent chercher à manger. Pas de bénédictions, pas de prières, pas d'humiliation. Qui a faim, mangera. S'il le désire, il priera.

Les orthodoxes possèdent la plus grande partie du domaine de la Nativité. Ils délèguent un de leurs prêtres, semblables à ceux du Mont Athos, au sanctuaire même de l'église. Il allume des



Une vue de la Cité Sainte que la publicité envahit. Au sommet, à gauche, l'église de la Nativité.

BIBELOTS ENVAHISSENT BETHLEHEM.

ougies, quête, joue à la mouche et se met, pour quelques sous, au garde-à-vous fixe — si un amateur de photos le lui demande. Il ne parle que le grec, mais pour ce qui est des chiffres, il peut les réciter en plusieurs langues. C'est lui qui ouvre et ferme, matin et soir, les portes des saints lieux.

Rome est présent aussi. Il possède une modeste chapelle à côté du caveau du Christ. Les franciscains, eux, dont l'ordre régente Bethléhem, ont reconstruit un monastère avec allées, jardins, statues, colonnades, cellules comme on en voit tant aux environs de Florence. Ce dépaysement ne les éloigne pas de leur tâche essentielle qui est d'enseigner à la jeunesse locale la tolérance et la science, la grammaire et les Testaments.

Dans ce tohu-bohu invraisemblable, il faut gratter beaucoup pour retrouver la pierre de vérité. L'église est cernée de boutiques où se débitent des souve-

nirs qui vont de la carte postale en couleurs — et quelles couleurs ! à l'enfant Jésus en bois, en albâtre, en terre, en papier, en sucre, en argent en passant par toutes espèces de croix et de chapelets rendus bénéfiques après avoir été frottés au marbre du caveau de la Nativité. De quoi remplir un musée de la laideur. Et devant chaque magasin des nuées de gamins qui crient : Backschich, des jeunes gens qui vous emboîtent le pas, puis sous prétexte de vous avoir conduit ou éclairé, vous réclament eux aussi, des backschich. La peur du gendarme israélien qui voisine avec son collègue arabe ne les freine pas beaucoup. Ce même gendarme israélien a une garde bien délicate à assurer : il éloigne des Lieux saints, pour toute la durée des Fêtes, ses propres concitoyens ; le Gouvernement de Jérusalem, pour ne pas créer de troubles, leur refuse le droit de visite.

La vie de Bethléhem est faussée, sa signification aussi, par ce commerce

insidieux, perpétuel qui vous noie. Même les chèvres du village pourraient s'en plaindre. Elles ont de la peine à se frayer un passage entre les mastodontes motorisés, voitures aux nickels agressifs, qui obstruent les chemins. Entre un dialogue de klaxons, le berger au turban blanc, court d'un radiateur à pare-chocs pour rameuter son troupeau et le mettre sur la bonne voie. Ce pourrait être le thème d'une parabole moderne parfumée à l'essence.

Vers cinq heures de l'après-midi, la nuit avale Bethléhem. Au-dessus de l'église de la Nativité, le néon se livre à la concurrence des religions. Les habitants se glissent dans le sommeil, sauf le boulanger qui pétrit sa pâte quotidienne, sauf le potier qui aligne ses cruches dans son four, sauf les sentinelles locales, casque clair et fusil à l'épaule, qui continuent, depuis des siècles, semble-t-il, à attendre la question biblique : "Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?"



"Je ne fumerai plus jamais!"

L'ex-fumeur

Phil Goyette raconte comment Bantron l'a aidé à cesser de fumer.

Phil Goyette, étoile des Rangers de New York, de la L.H.N.

"Jusqu'à mon admission dans la Ligue de Hockey Nationale, il y a quelques années, j'étais un fumeur de cigarettes. Ensuite, très vite, je me rendis compte que pour me classer dans la L.H.N. il fallait que je cesse de fumer. Résolution facile à prendre mais combien plus difficile à tenir. J'arrivais à ne plus fumer pendant un jour ou deux mais dès que le jour d'une joute de hockey approchait, il fallait absolument que je grille une cigarette pour me calmer les nerfs. Je commençais à croire que je ne pourrais jamais cesser de fumer."

Toutefois, la bonne volonté et la persévérance ont porté fruits et je suis heureux aujourd'hui de pouvoir affirmer ne plus fumer.

Sachant combien il est difficile de cesser de fumer, je fus vivement intéressé par les comprimés Bantron dès que j'en entendis parler. C'est ainsi que je découvris que Bantron contient une drogue appelée "Lobeline Sulphate". La "Lobeline" agit comme un substitut de la nicotine dans notre système et aide à modérer l'envie du tabac.

Des essais vérifiés faits sur des centaines d'individus ont démontré que la plupart des gens qui veulent vraiment cesser de fumer y parviennent dans les 5 à 7 jours avec l'aide de Bantron.

Les comprimés Bantron sont agréables et faciles à prendre. Bantron ne diminue ni votre appétit, ni ne vous influence d'aucune façon. Aujourd'hui encore, si il m'arrive de vouloir fumer, je prends un comprimé Bantron et l'envie disparaît. Je puis en toute honnêteté recommander Bantron à toute personne désireuse d'arrêter de fumer. Au Canada on peut se procurer une boîte de comprimés Bantron à tous les comptoirs pharmaceutiques pour \$1.40. Croyez-moi, si vous désirez réellement cesser de fumer, Bantron est un précieux allié.

Bantron
Faites qui modèrent l'envie de fumer

DEEP HEAT

le soulagement se fait sentir en quelques minutes; les douleurs arthritiques, rhumatismales et musculaires diminuent. Vous sentez une chaleur bienfaisante qui apaise la douleur.

DEEP HEAT

vous offre le double avantage de son action pénétrante et d'un analgésique aux endroits les plus douloureux. Non gras. Ne tache pas.

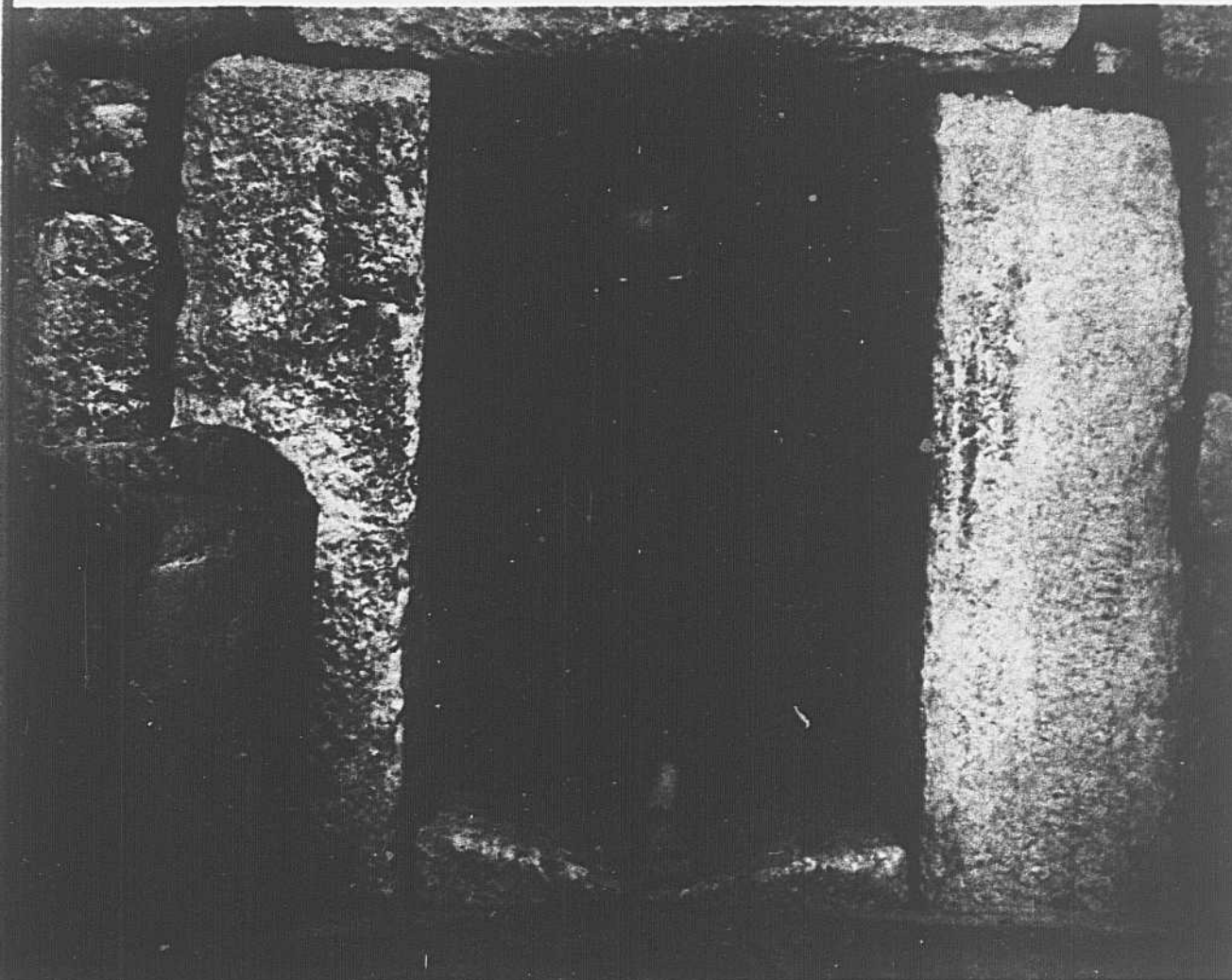
Mentholatum DEEP HEATING Rub



Poils

DISPARUS
sur visage, lèvres, bras, jambes

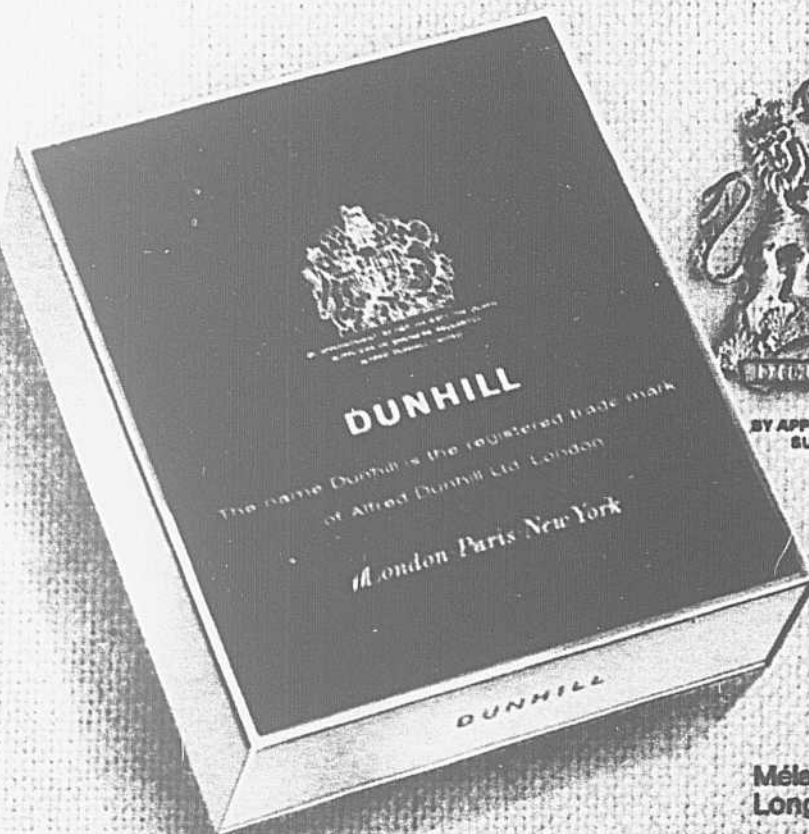
Maintenant heureuse ! Après avoir essayé beaucoup de choses, j'ai mis au point un procédé simple et peu coûteux pour faire disparaître les poils superflus. Son emploi régulier a aidé des milliers de femmes à se faire admirer, aimer et être heureuse. Mon livre GRATUIT explique cette merveilleuse méthode et prouve ses excellents résultats. Il vous sera adressé sous pli ordinaire, accompagné d'une OFFRE D'ESSAI. Ecrivez à ANNETTE LANZETTE, case postale 610, Dépt C-272, Toronto, Ontario. Inclure 25¢ pour les frais de manutention et postaux.



Pour entrer dans l'église de la Nativité, il faut passer par une porte étroite et tous, dignitaires ou humbles visiteurs baissent la tête en signe d'humilité. Ici l'on voit un frère franciscain.

Dunhill

Ces nouvelles et remarquables cigarettes Dunhill contiennent le plus riche mélange de fins tabacs "Virginie" jamais offert au Canada. Ultra longues, particulièrement attrayantes et fort agréables au goût, elles vous sont présentées dans un paquet clair et or, d'une élégante sobriété.



BY APPOINTMENT TO HER MAJESTY THE QUEEN
SUPPLIERS OF SMOKERS' REQUISITES
ALFRED DUNHILL LIMITED

Mélange exclusif
Longueur de luxe